

Virginie Troussier

Petit éloge des nuages



Éditions Les Pérégrines

Par ma fenêtre

Il y a peu, j'ai vécu une année difficile. Il me paraît inutile de revenir sur la cause de ma tristesse. Je me sentais abattue. Je baignais dans une mélancolie, le monde devenait flou et les jours se délitaient. La réalité s'était muée en désillusion. Je vivais à Concarneau, en Finistère, *finis terrae*: là où la Terre touche à sa fin. J'occupais un appartement loué à des amis. Mes livres étaient rangés dans des cartons, eux-mêmes entassés dans une pièce. Je n'avais pas la place pour les sortir, je vivais au milieu des meubles des propriétaires. De toute façon, les livres me tombaient des mains, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. J'avais aussi beaucoup de peine à écrire, ce qui était un vide nouveau. C'était comme ne pas dormir ou ne pas manger. Je passais beaucoup de temps, sur un fauteuil, face à la fenêtre que j'ouvrais en grand. Tout me poussait à regarder

dehors. J'observais la mer, et le ciel immense entrait dans l'appartement. Une brise fraîche pénétrait dans la pièce et je fermais les yeux, reprenant mon souffle. Le ciel ne s'en va jamais. En Bretagne, il s'étale sur le sol. Les nuages éclairent. Sur la plus noire des plages, j'avais trouvé une fenêtre sur le monde.

Il existe des sites où les nuages se donnent en spectacle mieux qu'ailleurs. Leur mise en scène frappe l'esprit. Ils sont partout, immenses. Ils couvrent la mer et s'y confondent. Par endroits la surface écumeuse vaut démarcation ; ailleurs les nuages et la mer se mêlent dans un ensemble gris bleuté. L'eau fait les nuages, la lumière le paysage. Aucun autre lieu meilleur que la Bretagne pour s'en assurer. Souvent, on ne voit pas venir le nuage, il apparaît d'un coup, surgit de rien, et gonfle comme nourri de lui-même. J'ai souvent voulu m'y rouler. Alors je me suis perchée à ma fenêtre pour les tenir du regard. Chaque matin, avec mon café. Chaque fin de journée, avant que les étoiles les remplacent. Une fenêtre en hauteur, au dernier étage, des toits gris-sardine à l'est, des goélands flirtant avec les nuées, la fraîcheur de l'océan, découvrant un horizon apaisant. Tout est question de point de vue. Chaque nuit, l'appartement me permettait d'entendre les marées monter, tout au fond de l'obscurité. Je me

réveillais le cœur lavé. L'ombre des nuages clairs me faisait croire à des géants.

Dès que je redescendais de cet appartement, j'attrapais les rumeurs du monde au vol. Je remontais me réfugier là-haut, sur ma plateforme cachée. Ce bain primitif de nuages, que les médecins devraient prescrire au besoin, m'a réanimée, réenchantée. La sève s'est remise à couler. Les sculptures éphémères me donnaient de l'élan. La nature n'est pas seulement matière, elle est aussi esprit. Plus nous sommes éloignés de la nature, plus notre nature nous est étrangère. M'ennuager m'a ramenée à l'essentiel. J'ai observé ce ciel intime découvert par l'attention et la curiosité, gagné au silence. Cela n'a pas de nom, chacun peut en user. C'est une dimension propre à chacun, cependant commune à tous, par laquelle le sentiment d'existence s'efface au profit d'un voyage ancré dans l'invisible où mon corps, véhicule fragile, se déplaçait, et s'emplissait du monde.

Les nuages qui s'amoncelaient devant moi étaient autant d'occasions d'émerveillement, ils n'avaient rien de menaçant. Ils existent pour modeler le ciel, l'animer de formes fugitives, le rendre mouvant, vivant. Ils invitent au rêve, au voyage du regard. Hautes masses ou fines traînées, contours nets ou brumes diffuses, ombres denses ou éclats nacrés, ils échappent à toute

définition stricte. Aux cadres rigides, aux contours bien définis. Ils se dérobent aux formes nettes, aux figures closes. Nulle géométrie ne les enferme : ni cercles parfaits, ni carrés bien droits, ni triangles aux angles assurés. Ils flottent dans un monde qui, pourtant, a toujours cherché à privilégier l'ordre, la clarté, la rigueur des formes stables. La fluidité des nuées inquiète, leur mouvance trouble. Rien en elles n'est fixe, tout s'étire, se reforme, s'efface pour renaître ailleurs, autrement. Elles sont perpétuellement en devenir, insaisissables, jamais identiques à elles-mêmes. Et pourtant, n'est-ce pas là leur richesse ? Leur liberté ? Tandis que l'histoire a tant valorisé l'immuable, elles rappellent, en silence, que la beauté est aussi dans le passage, dans l'éphémère, dans ce qui se sauve de toute emprise.

À cette époque, j'étais hantée par l'instabilité du monde. Les jours s'effritaient, plus rien ne me semblait solide. Je préparais pour une revue un portrait de la journaliste suisse Annemarie Schwarzenbach. Sur les photos, son regard, souvent baissé, souligné de cernes noirs, laisse entrevoir une personnalité fascinante. Tout ce qui disparaît, et en particulier les amours fugitives, la troublait profondément. Pourtant, jamais la jeune femme ne permettait à ses tourments intérieurs de l'éloigner du monde ou des autres. Toute son écriture

tend à comprendre la cause profonde de l'instabilité chez l'être humain. Dans le récit de son voyage en Afghanistan, *Où est la terre des promesses?*, elle donne un élément de réponse réconfortant : « Souvent nous sommes trop sûrs de nous, notre maison nous paraît construite pour l'éternité, nous vivons sur une illusion de stabilité et certains supportent mal de vieillir, d'autres ressentent comme une catastrophe le moindre changement autour d'eux. Nous oublions que nous faisons partie d'un processus en cours, que la Terre est toujours en mouvement, que le flux et reflux des océans, les tremblements de terre, tout ce qui se produit, même très loin de notre environnement immédiat, visible, tangible, tout se répercute sur nos existences : mendiants ou rois, tous acteurs de la même grande comédie. Nous l'oublions, dans l'illusion de préserver ainsi la paix de notre âme, elle-même bâtie sur des sables mouvants. Nous l'oublions, pour ne pas céder à la peur. »

Les nuages défient nos certitudes les plus établies. Tout en eux semble contredire l'évidence, s'opposer à la clarté des pensées figées. Trop flous, trop changeants, trop insaisissables pour une société qui valorise le fixe et le défini. Mais alors, ceux qui aiment les nuages sont peut-être des esprits aventureux. Des explorateurs de l'incertain, des rêveurs de l'impalpable. Ils préfèrent

le mouvement des nuées à l'immobilité d'un ciel bleu sans histoire, parce qu'ils goûtent le trouble et l'inattendu. Ils cherchent à voir autrement.

À ce moment-là, les nuages m'ont rassurée. Ils étaient de passage, certes, mais ils étaient majestueux. Mon regard s'est noyé en eux, mon corps a voyagé avec eux. Je ne conceptualisais pas encore ce qui m'arrivait, mais je me sentais mouvante et vivante, comme eux. Plus tard, j'ai appris qu'au deuxième étage de La Sebastiana, la maison colorée de Pablo Neruda à Valparaíso, au Chili, aujourd'hui transformée en musée, se trouve une baie ouverte sur la mer. Face à la fenêtre trône un fauteuil en cuir que Neruda appelait Nuage.